

## « On ne libère pas un peuple par une invasion armée », dénonce la metteuse en scène libanaise Chrystèle Khodr

L'actrice, autrice et metteuse en scène libanaise poursuit en France la tournée de *Silence, ça tourne*, spectacle crucial sur le massacre du camp palestinien de Tal el-Zaatar en 1976. Elle nous répond depuis Beyrouth, alors que l'armée israélienne bombarde plusieurs territoires du Liban.

[Culture et savoir](#)

Publié le 8 mars 2026 dans le journal l'Humanité par

[Samuel Gleyze-Esteban](#)



« *Silence, ça tourne* » est « un chapitre de la guerre, c'est un chapitre de la lutte palestinienne qui fait partie intégrante de l'histoire libanaise. C'est aussi une histoire de la lutte de l'Internationale communiste », explique la metteuse en scène.

© Jean Louis Fernandez

À l'autre bout du fil, les drones vrombissent. Nous sommes le 3 mars, et Chrystèle Khodr est [bloquée chez elle à Beyrouth](#), à deux kilomètres des bombardements de la banlieue sud. Nous devons nous voir à Paris, nous n'entendrons que sa voix.

Elle arrivera en France plus tard, grâce à l'aide indéfectible du CDN des 13-Vents de Montpellier et du Théâtre de la Bastille, à Paris, où doit se jouer *Silence, ça tourne*<sup>1</sup>. Mais elle insiste : « *Je ne veux pas qu'on parle de moi.* » Le spectacle revient sur le massacre du camp palestinien de Tal el-Zaatar, à Beyrouth, en 1976, six ans avant [Sabra et Chatila](#). S'y exprime un souci aigu de documenter l'histoire.

Le 28 février, les États-Unis ont attaqué l'Iran. Israël a repris de plus belle les bombardements au Liban. Quelle est votre réaction ?

Chrystèle Khodr

Metteuse en scène libanaise

Je suis très triste et très en colère. On ne libère pas un peuple par une invasion armée. On ne va pas non plus apprendre le libre arbitre au peuple iranien. La diplomatie doit toujours avoir sa place contre les ingérences étrangères. Dans les contextes de guerre, on devrait toujours parler avant tout d'économie plutôt qu'accepter que des massacres soient justifiés par le prétexte des droits des femmes et des libertés.

Sur le même thème



[« S'ils veulent mourir, pourquoi veulent-ils entraîner tous les Libanais avec eux » : le Liban plongé de force dans la guerre](#)

Regarder combien [une guerre génère d'argent, combien elle en fait dépenser aussi](#), et aux dépens de qui. De quoi les citoyens américains sont-ils privés pour pouvoir financer cette guerre ? Peut-être sommes-nous en train de vivre ce que les gens ont vécu pendant la Seconde Guerre mondiale : les uns subissent l'horreur, et le reste du monde se tait.

En Iran, il y a eu 168 victimes civiles le premier jour des frappes, [les « dommages collatéraux » étaient des filles à l'école](#). Et maintenant qui va remplacer les mollahs, le fils du Shah, ou un autre mollah désigné par Trump ? Comment les luttes de la gauche iranienne ont-elles pu être étouffées ainsi ? J'appelle les gens à en revenir à l'histoire. À qui profitait-il que la révolution iranienne se transforme en révolution islamique et que les mollahs accèdent au pouvoir ?

Dans *Silence, ça tourne*, vous en revenez à l'histoire en mettant en scène les archives du massacre de Tal el-Zaatar, perpétré en 1976, en plein milieu de la guerre du Liban.

Ce spectacle, c'est un chapitre de la guerre, c'est un chapitre de la lutte palestinienne qui fait partie intégrante de l'histoire libanaise. C'est aussi une histoire de la lutte de l'Internationale communiste. L'aspiration vers un idéal communiste a eu un rôle dans la libération de plusieurs populations marginalisées du Liban. Pas seulement les Palestiniens qui sont arrivés au Liban après la Nakba, mais aussi les populations massacrées et expulsées hors de leurs villages lors de la première invasion israélienne du sud du Liban, les habitants des ceintures de pauvreté à Beyrouth qui venaient pour la plupart du sud et d'autres campagnes du pays...

La résistance connue sous le nom du Front de la résistance libanaise ne se réduisait pas à la résistance armée, elle aspirait aussi à la justice sociale, à l'égalité pour tous. Le communisme a été peu à peu supplanté par le dogme islamique extrémiste avec la création de la résistance islamique au début des années 1980, connue aujourd'hui sous le nom de Hezbollah. Mais cette résistance, qu'on le veuille ou non, était aussi là pour combattre l'expansionnisme colonial de l'État d'Israël. En observant ces transformations à l'échelle du Liban, on peut comprendre ce qu'il se passait dans le monde à ce moment-là.

Sur le même thème



[« Le Hezbollah a été créé pour renvoyer l'armée israélienne de l'autre côté de la frontière », analyse Aurélie Daher, enseignante-chercheuse à Sciences-Po Paris](#)

Comment avez-vous choisi de vous concentrer sur Eva Stahl ?

Mon partenaire de travail, Nadim Deaibes, dit que son récit nous est arrivé comme une bouteille à la mer. Eva Stahl est arrivée au camp palestinien de Tal el-Zaatar comme infirmière volontaire en 1974. Pendant le siège du camp, elle a perdu son mari, son bras et son enfant au septième mois de grossesse. J'ai découvert l'archive d'Associated Press que je diffuse au début du spectacle en 2016.

J'y ai vu une femme toute jeune, la vingtaine, amaigrie, avec un bras amputé. Le journaliste lui parlait comme à un objet. Elle répondait : « *Ne faites pas un reportage sur ma personne, parlez du peuple palestinien, de son présent, son passé et son futur.* » J'ai laissé cette archive de côté un temps, avant de la montrer à Nadim Deaibes en 2022. Nadim a contacté des camarades suédois pour essayer d'en savoir plus sur elle, et ils ont trouvé une interview d'elle dans *Proletären*, un hebdomadaire marxiste-léniniste suédois.

Elle y est désignée comme Eva Hamad, le nom qu'elle a pris après la mort de son mari, Youssef. Un an après, j'ai trouvé son numéro dans les pages jaunes, et elle nous a invités à la rencontrer à Göteborg. Le travail que nous faisons a alors pris un autre tournant avec sa rencontre mais aussi avec [le début du génocide à Gaza](#). Mais ce n'est pas un spectacle sur elle, elle insiste là-dessus. C'est un spectacle sur ce qu'il s'est passé dans ce camp qu'on appelait la « Commune des pauvres », où ce sont les plus pauvres qui ont été massacrés.

Au début du spectacle, vous annoncez : « *Je limiterai autant que possible la poésie et les élans sentimentaux.* » Il fallait réaffirmer une éthique de la forme ?

Le moment est d'une telle médiocrité politique que les questions éthiques ne sont même plus posées. Au Liban, le théâtre est en crise, c'est [un théâtre d'après effondrement, d'après chaos](#) : il faut produire, faire, divertir. La société veut se distraire et changer d'air. Il y a des camarades qui continuent, bon gré, mal gré, de mener un travail exigeant, mais on est très peu entendus et on a trop peu accès au public. On se retrouve très seuls.

La fin du spectacle liste une suite de prises de position pour la reconnaissance du massacre : *L'Humanité*, le Parti communiste français, l'ambassade de Chine... Une manière de rappeler qui a fait quoi.

Oui, et de dire qui a été du bon côté de l'histoire. Comme on a su nommer les Justes parmi les nations pendant la Seconde Guerre mondiale, on saura nommer les Justes d'aujourd'hui. Quand *le Parisien*, le 9 novembre 2024, pendant l'agression de l'armée israélienne au Liban, écrit « *un Libanais de 2 ans* » en dessous de l'image d'un bébé sauvé des décombres en refusant de le désigner comme un bébé, je crois que l'histoire les nommera un jour.

On saura qui a participé médiatiquement au blanchiment de crimes de guerre perpétrés par l'armée israélienne contre les peuples palestiniens et libanais depuis 1948. Et on saura qui n'a rien fait.

1. *Silence, ça tourne*, de Chrystèle Khodr et Nadim Deaibes. Du 10 au 18 mars au Théâtre de la Bastille, à Paris ; le 20 mars au Théâtre Joliette, à Marseille. [↔](#)

### **Au plus près de celles et ceux qui créent**

*L'Humanité* a toujours revendiqué l'idée que **la culture n'est pas une marchandise**, qu'elle est une condition de la vie politique et de l'émancipation humaine.

Face à des politiques culturelles libérales, qui fragilisent le service public de la culture, le journal rend compte de la résistance des créateurs et de tous les personnels de la culture, mais aussi des solidarités du public.

Les partis pris insolites, audacieux, singuliers sont la marque de fabrique des pages culture du journal. Nos journalistes explorent **les coulisses du monde de la culture et la genèse des œuvres** qui font et bousculent l'actualité.

**Aidez-nous à défendre une idée ambitieuse de la culture !**

[Je veux en savoir plus !](#)